

Développement, cosmopolitisme et nature

Fabrice Flipo

Au temps des décolonisations, tout paraissait simple : tous les peuples devaient avoir la possibilité de se développer, aidés par les pays les plus avancés sur cette voie. Le fait s'est d'ailleurs incarné dans le « droit au développement » adopté en 1984 à l'ONU, immense victoire pour les pays dominés, souvent des anciennes colonies. Débarrassés de la tutelle coloniale, ils pouvaient librement « faire comme nous » : installer voitures et hôpitaux, aux détails vestimentaires ou culturels près. L'universalisme pouvait être touché du doigt. Partout, la démocratie, les droits culturels, etc. ; d'où une histoire linéaire. L'affrontement dominant se jouait entre les deux idées dominantes de la modernité : libéralisme et socialisme. Deux formes de développement en ressortaient, qui étaient toutefois semblables par bien des aspects : routes, voitures, etc. Elles partageaient le même point de départ : les sociétés dites « primitives », qui se trouvaient donc réduites, dans leur diversité, à n'être qu'une configuration particulièrement resserrée, dans l'histoire, de la division du travail.

Puis vint la « critique du développement », avec notamment Serge Latouche¹, François Partant ou Gilbert Rist². Ils expliquaient que le développement était une idée occidentale, imposée sur des sociétés qui ne s'étaient pas empressées de l'embrasser, comme si leur humanité leur était enfin révélée. Les exemples sont nombreux. Indira Gandhi en 1972 déclara que l'Inde pouvait enseigner la sobriété aux pays les plus développés. Gandhi lui-même s'était montré très critique, et de nombreux

auteurs ou leaders ultérieurs suivirent son avis. Bref le « post-colonialisme » consista en grande partie à ce que l'Occident découvre que le développement n'avait pas été un projet unanimement désiré partout et depuis toujours, ou que la modernité n'était pas uniquement du fait de son invention, comme le soulignèrent aussi bien Edward Saïd qu'Amartya Sen, chacun dans un genre différent. Et la question écologique enfonça le clou. La décroissance devint le symbole d'une sortie des sociétés de croissance – et elle l'est toujours.

On en était là au milieu des années 2000-2010, à la fin de l'altermondialisme. Ce qui suivit fut assez étonnant, et ma propre interprétation est très critique. La critique du développement et le post-colonialisme, qui étaient encore une forme de tiers-mondisme, furent invisibilisés par une critique que l'on pourrait qualifier de « décoloniale » et de « postmoderne », au sens d'une critique des métarécits. Il fut question de « décoloniser les savoirs », et petit à petit d'opposer un Occident essentialisé, dans lequel chaque individu incarne également la totalité sociale à laquelle il appartient, à un « Autre » tout aussi essentialisé. L'Occident était colonisateur, exploiteur, etc. et l'Autre était tout l'opposé. Viveiros de Castro incarne ce positionnement très souvent adossé aux travaux de l'anthropologue Philippe Descola et de l'intellectuel Bruno Latour.

Parmi d'autres³, David Graeber montra combien ce positionnement était conservateur, en réalité⁴. En prenant la culture, on passe forcément à côté des divergences proprement politiques, qui se

1 Serge Latouche, *L'Occidentalisation du monde : essai sur la signification, la portée et les limites de l'uniformisation planétaire*, Paris, La Découverte, 1989.

2 Gilbert Rist, *Le développement, histoire d'une croyance occidentale*, Paris, Presses de Sciences Po, 1996.

3 Pierre Gaussens et Collectif, *Critique de la raison décoloniale. Sur une contre-révolution intellectuelle*, Paris, L'Echappée, 2024.

4 David, Graeber « Radical alterity is just another way of saying "reality" ». A reply to Eduardo Viveiros de Castro », *HAU: Journal of Ethnographic Theory*, vol. 5, no. 2, 2015.

jouent sur un autre plan. Autrement dit, il y a des sociétés primitives conservatrices et d'autres qui sont émancipatrices, sur le plan politique. Le culturalisme, porté à son paroxysme, ne peut déboucher que sur une position ethno-différentialiste proche des thèses d'Alain de Benoist et de l'extrême-droite. D'où l'ambiguïté des « décoloniaux », qui ont tendance à rejeter la moindre mise en cause du contenu des cultures dominées, et même à y voir systématiquement « l'altérité radicale » qui sauve. Même chose pour les savoirs. Si l'appartenance d'un savoir à une culture est ce qui atteste de sa véracité, et rien d'autre, alors il n'y a plus de « savoirs » comme tels, il n'y a que des représentations. Le concept de nature, si précieux pour l'émancipation, a logiquement fait les frais de ces attaques⁵. L'idéalisme patent de ce courant ne faisait au mieux que retrouver les thèses primitivistes de l'écologisme radical⁶, moins la sensibilité libertaire. Ce fut le sens de ma mise en garde dans la Postface de *Plurivers*, ce Dictionnaire du développement troisième du nom⁷, dont j'ai coordonné la traduction avec le concours des éditions Wildproject en 2022⁸. Tout n'a pas été négatif, ainsi le « décolonial » a également mis en lumière des luttes trop peu mises en avant, notamment dans les quartiers dits « populaires », définis comme concentrant des forts taux de personnes issues de l'immigration, de pauvreté, de relégation et de violences policières, bref, tous les signes d'un racisme « systémique », c'est-à-dire généré par les institutions. Un racisme qui n'est plus basé sur la « race » à proprement parler mais sur cet ethno-différentialisme déjà évoqué.

Serge Latouche, de son côté, n'a jamais

sombré dans le relativisme dont il a été souvent accusé, ce qui est assez ironique quand on y pense puisque c'est bien le relativisme généralisé qui a triomphé, dès lors que ses idées ont pris racine par le truchement d'universitaires peu soucieux de rendre justice aux filiations. En 2013, il publie *Pluriversum*⁹, une série de textes d'un penseur méconnu, Raimon Panikkar, qu'il connaît déjà de longue date. Panikkar propose une autre voie que celle proposée par le « décolonial », non relativiste. Il explique en substance que les aspirations humaines sont universelles, mais qu'elles se matérialisent dans des cosmos socio-techniques particuliers¹⁰. Ceux-ci ne peuvent se comprendre si on compare les institutions une à une, par exemple l'école d'une société avec l'école d'une autre etc. Ceci, parce que les institutions sont agencées les unes avec les autres de manière spécifique, de même que les concepts, il n'y a donc pas de passage direct possible. La compréhension passe par un phénomène bien connu des traducteurs et des études comparatives : chaque élément doit être replacé dans son contexte de départ, pour que son sens véritable soit convenablement éclairé. Ainsi les Achuars apparaissent-ils pour ce qu'ils sont : non pas une ontologie permettant de sortir du capitalisme mais ce que Graeber et Wengrow appellent une « chefferie guerrière »¹¹. Ce n'est pas forcément une raison suffisante pour les coloniser pour autant ; mais pas pour les idolâtrer non plus.

Ces mésaventures ont commencé à s'atténuer, du reste, ne serait-ce que parce que l'actualité tend à resserrer les rangs et limiter les batailles fratricides. Quelle est la voie de l'émancipation ? Elle doit se

5 Fabrice Flipo, *Les écologistes sans la nature ? Le faux ami Bruno Latour*, Paris, Textuel, 2025.

6 Fabrice Flipo, « Le « tournant ontologique » et les trois écologies politiques », *Revue du MAUSS*, no. 1, 2025, pp. 179-197.

7 Wolfgang Sachs (dir.), *The Development Dictionary: A Guide to Knowledge as Power*, London, ZED Books, 1992 ; Majid Rahnema, et Victoria Bawtree, (dir.), *The Development Reader*, London, ZED Books, 1997.

8 Ashis Kothari et al.(dir.), *Plurivers*, Marseille, Wildproject, 2022.

9 Raimon Panikkar, *Pluriversum. Pour une démocratie de la culture*, Paris, Le Cerf, 2013.

10 Fabrice Flipo, *L'émancipation après le développement. L'écologie politique au prisme du « tournant ontologique »*, Paris, Matériologiques, à paraître.

11 David Graeber et David Wengrow, *Au commencement était... Une nouvelle histoire de l'humanité*, Paris, Les Liens qui Libèrent, 2021 ; Fabrice Flipo, « David Graeber et David Wengrow... Recension », *Bifurcation/s*, no. 2, 2025, pp. 201-206.

complexifier, suivant les indications de Panikkar. Hier, le développement avec quelques spécificités locales, aujourd'hui, des formes sociales ou cosmologies qui sont autant d'expérimentations plurielles : Rojava, ZADs, autogestion, etc. Cette diversité n'est pas relativiste. Elle incarne la diversité des arrangements possibles, à partir d'aspirations similaires, car ancrées dans ce que la nature humaine a de plus authentique. C'est bien l'esprit de la magnifique fresque proposée par Graeber et Wengrow.

Fabrice Flipo est professeur de philosophie à l'Institut Mines-Telecom et chercheur au LCSP. Dernier livre paru : *Les écologistes sans la nature, Le faux ami Bruno Latour*, Textuel, 2025.